

DÉRIVATIONS #9 — CE QUE L'URBAIN FAIT AU RURAL

SOUS LA DIRECTION DE MICHAËL BIANCHI

NOUVEAU TITRE 2024-2025 • DOSSIER DE PRESSE

Ce numéro de Dérivations est dédié à la ruralité. Pour une revue consacrée à la ville et au débat urbain, c'est un paradoxe, mais seulement en apparence. Le rural et l'urbain, bien que séparés et parfois opposés, présentent des destins qu'il s'agit aujourd'hui de penser ensemble. A l'heure du « triomphe de la ville » (pour reprendre les termes, discutables, de Edward Glaeser), la ruralité s'affiche comme un espace où coexistent résignations et résistances, conservatismes et créativité politiques. Un espace qui continue d'être mis en question, dans ses pratiques et ses valeurs, par différents acteurs sociaux et économiques issus de la ville et plus généralement par les prédatrices capitalistes. Qu'il s'agisse du tourisme sous différentes formes, des plus prédatrices (Durbuy) au plus respectueuses (Agritourisme en Gaume), de l'agriculture, pas toujours aussi fragile qu'il n'y paraît, de la nature exploitée ou défendue, de la présence du végétal et de l'animal, la ruralité est un lieu d'abondances bien différentes de celles qu'offre la ville.

Ce prochain numéro tente d'approcher les particularités des territoires ruraux et de ceux qui y vivent (humains ou non) sur les plans du politique, du sensible, du culturel et de l'intime. Dans ses rapports à l'urbain et aux urbains. Dans ses contacts, aussi, avec le sauvage et les voix qui appellent à sa préservation, ou du moins à la préservation de ce qu'il en reste. On y trouvera une longue entrevue avec Benoît Coquard, auteur de « Ceux qui restent », des textes de Amélie Lucas-Gary, Messaline Jaumotte, Demis Pirard, Hugues Lefebvre Morasse, Marion Henry, Gregorio Carboni Maestri, Charlotte Renouprez, Jean-Michel Leclercq, Paul Hermant, Marie Gérard Petré, Sébastien Lacomblez, Thomas Bolmain et Michael Bianchi, et aussi des interventions plastiques de Axel Serveaux, Stefan Tulepo, Martin Dellicour et Sébastien Lacomblez.



Collection:
Dérivations

Prix public: 19 €
N° de pages: 352 pages
Format: 16.5 x 24 cm
Reliure: Dos carré
Tirage: 750 exemplaires
Impression: Snel

Conception graphique
et mise en page: NNstudio.

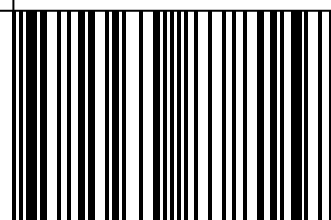
Éditeur:
urbAgora asbl

Diffusion:
Serendip Livres
44 Rue Auguste Poullain,
93200 Saint-Denis, France
+33 7 88 97 35 80
contact@paon-diffusion.com

Distribution:
Serendip Livres
(Belgique, France, Europe)
et Servidis (Suisse)

Dépôt légal: Septembre 2024
ISBN: 978-2-930878-15-7

Hématomes Éditions
2, Quai de la Dérivation
4020 Liège — Belgique
+32 (0) 4 277 01 75
info@hematomes.be
hematomes.be



TEXTES	INTERVIEW	ILLUSTRATIONS	ÉQUIPE
Michael Bianchi, Architecte	Benoît Coquard, Sociologue	Sébastien Lacomblez, Plasticien	Rédacteur en chef: Michael Bianchi
Thomas Bolmain, Docteur en philosophie		Axel Serveaux, Plasticien	Directeur de publication: François Schreuer
Gregorio Carboni Maestri, Maître assistant Conférencier		PHOTOGRAPHIES	Directeur artistique: Pierre Geurts
Brunella Danna-Allegrini, Historienne de l'art			Martin Dellicour, Photographe
Marie Gérard-Pétré, Philosophe Secrétaire de rédaction de Dérivations		Stefan Tulepo, Plasticien	Natacha Everaert Pierre Geurts Yaprak Hamarat Marion Henry Pavel Kunysz Jean-Michel Leclercq Charlotte Renouprez François Schreuer Manon Vadjaraganian
Paul Hermant, Auteur Acteur des Temps Présents			Conception graphique: Antoine Lantair, NNstudio
Messaline Jaumotte, Anthropologue			Impression: AZ Print sa
Jean-Michel Leclercq, Anthropologue Journaliste			
Louis Gary & Amélie Lucas-Gary, Auteurs Artistes			
Demis Pirard, Sociologue			
Charlotte Renouprez, Présidente de l'association Les Equipes Populaires			
Cristina Pallini & Dipon Bose			

Quelques pages extraites du livre

CE QUE L'URBAIN FAIT AU RURAL		RÉCIT	
6	RÉCIT L'usage marché du monde Extraits d'un carnet de marches et de notes prises entre juillet et décembre 2023 Paul Héribant	110	RÉCIT La Chapelle Louis Gary et Isabelle Lacroix-Gary
9	ENTRETIEN «Chez les uns les autres» Écriture avec Benoît Coquery Propos recueillis par Michel Bonard	140	PHOTOGRAPHIE Martin Delbecq
32	PHOTOGRAPHIE Stéphan Tupéat	162	ENTRETIEN Brequets d'arts Entretien avec Christophe Daridon Propos recueillis par Marion Gary et Armande Desnos-Allyria
46	ENQUÊTE Foncier droit dans le mud Charlotte Aronowicz et Jean-Michel Loubser	176	ENQUÊTE L'arc-en-ciel au-delà des villes Le cas des Frides rurales Arnaud Janssens
60	ENQUÊTE «Logements insolites» en Wallonie Vers un «enrichissement» des territoires et imaginaires ruraux? Zoran Pivod	192	ILLUSTRATION Axel Serreaux
75	CONTRIBUTION ÉTUDIANTE Le plus petite ville du monde Pauline Bélier	202	ENQUÊTE Le droit hors les murs Lois des métropoles, les pratiques de nursing comme espaces-temps de résistance Régis Leplat et Muriel
92	FICTION Présentation des recherches du Laboratoire de Systémique Territoriale (LST) du CMA relatives aux évolutions de la ruralité wallonne au 21 ^e siècle Par la Dr Anjaël Bertriquy, responsable du LST Silvère Lecomte	238	HISTOIRE Chêne madrilé: une dictature écolo? «Des villes rurales et des villages urbains» Zoltan Pivod et Armande Desnos-Allyria
114	ANALYSE Le goût de la montagne Tentative d'auto-socioanalyse Marie Lemaire	254	Le silence et la faim Note sur Robert Linhart Thomas Dubois
4	Sommaire	296	Déposer la «métropolitique construite» La relecture de la plaine frontière à travers le peuplement aïché Cécile Paillet et Jigme Dorji
		310	La grammaire palladienne de la ville rurale Cécile Paillet et Jigme Dorji
		338	DÉBAT Table Ronde de l'architecture Lettre de Maurice Culot La réponse de la rédaction
		Sommaire	5

RÉCIT

L'USAGE MARCHÉ DU MONDE

EXTRAITS D'UN CARNET DE MARCHES ET DE NOTES PRISES ENTRE JUILLET ET DÉCEMBRE 2023

PAUL HÉRIBANT

15 JUILLET. On commence ici - à Forges, près de Chimay, où nous résiderons quelques jours - combien, c'est encore inédit - et maintenant - un 15 juillet vaut bien un 1^{er} janvier. On se promet d'aller beaucoup en forêt, c'est à dire comme le précise l'écritaine Caroline Lamarche, beaucoup dans le désert.

16 JUILLET 23. Longue balade en boucle tracée sur écran entre Eppe Sauvage et Lieslax, 19 km. En cours de marche à En avant route, c'est le vrai marché, c'est du Rimbaud; on croise la chapelle Sainte-Hilvide

plantée au milieu des bois et inaccessible autrement qu'à pied et à cheval (pas sûr même pour le vélo): on y surprendra sur le retour une dame tenant deux jerrycans vides et s'engageant réticemment vers la source en commentant, le sourire et son nez à deux centimètres épingler les lèvres, Le parc de Tabbouze de Lieslax, aussi un accède perché en maraude ouvrant une barrière tenue par un cadenas non fermé, est l'objet de la balade et il est magnifique. On n'y croise personne, sauf un groupe de cyclistes perdus, tournant dans les allées sans trouver la sortie et qui n'a pas permis que la barrière pouvait bel et bien être ouverte malgré les apparences - la référence au Droit du sol de Elienne Desroches vient ici comme un clin d'œil, voir page 76 et suivantes. Au retour, arrêt au «café resto» de Eppe, qui fait épicerie et aussi médiathèque. Une phrase me trotte en tête pendant la marche: «65 ans passés au sein d'une société viciieuse et voilà le résultat» mais pourquoi donc? Peut-être parce que je pense aux gens qui n'ont pas été rencontrés - il n'y a littéralement personne ici quand d'autres lieux de la planète sont touristiquement massifiés - ou à ceux qui l'ont été et qui n'ont pas osé transgresser l'interdit d'une barrière paraissant fermée - mais c'est bien entendu que nous nous sommes enfermés devant les barrières par notre manque d'audace et que cela veut bien sûr signifier... Mais, plus soûvement encore, parce que sur notre passage nous avons trouvé des déchets, laissés sur des tables de pique-nique en bord d'étang, que nous avons ramassés et assemblés sans trouver de poubelle où les poser (mais ce manque de poubelle est volontaire, il est censé faire penser à reprendre ses villes quand on a bien pensé à amener ses papiers). Nous ne le savons pas encore, mais nous trouverons ces immondices à plusieurs reprises dans les jours qui suivront. La question du déchet est omniprésente dans l'usage méchant du monde, c'est elle qui le conditionne et l'autorise. La transformation du vivant en déchet est la base et l'aboutissement de l'économie. Nous le constatons ici avec ces déchets qui ne signalent pas que le dépeuplement bonifié du vivant (par exemple de la terre que laquette a poussé le blé qui a donné la farine qui a donné le mieu du sandwich abandonné), au profit de son usage et de son alimentation économique mais qui marquent aussi l'attente au paysage lui-même. La médiocrisation immédiate du paysage qu'entraînent ces bouteilles en plastique et ces poches de jus de fruits à éviter distillées (il y avait dans des enfants) transformant alors l'environnement en décharge et boudant ainsi la boucle de la colonisation productiviste.

17 JUILLET. Cherchant à suivre le parcours balisé des sources de l'Oise, courte échappée en forêt pour éviter un futur arrosage et quitter ces marchés contraignants: venant de notre gauche, deux sangliers défilent à notre approche. Quelques mètres seulement nous séparent, nos regards se croisent un instant et nous semblons tous parallèlement surpris. Cela signifie sans doute qu'à sa façon chacun pensait être discret. Et l'idée même de cette discrétion partagée est rassurante.

4 Paul Héribant - Usage marché du monde

4 2023 01

Récit

7

LE GOÛT DE LA MONTAGNE

MARIE CÉZARIAN

TENTATIVE D'AUTO-SOCIOANALYSE

« Alors que l'ancien système tendait à produire des identités sociales bien découpées, laissant peu de place à l'ontogenèse sociale, mais aussi confortables et sécurisantes dans le renforcement même qu'elles exigeaient sans concession, l'époque d'instabilité structurelle de la représentation de l'identité sociale et des aspirations qui s'y trouvent légèrement incluses tend à renvoyer les agents, par un mouvement qui n'a rien de personnel, du terrain de la crise et de la critique sociale au terrain de la critique et de la crise personnelles. » — Pierre Bourdieu, *La Distinction* p. 176.

Pendant longtemps, j'ai considéré mon goût pour la nature, de même que les valeurs et les aspirations qu'elle véhiculait — je songe en particulier à mon désir de faire un monde social que je jugeais vulgaire et inauthentique — comme étant ce qui me définissait en propre. La nature, c'était mon objet, celui qui me distinguait des autres et signalait l'irréductible singularité de ma personne. Absolument singulière, ma passion pour la montagne, mon rêve de devenir bergère ! Absolument singulière, mon envie de découvrir la géologie tourmentée de l'Irlande ! J'ai transpiré cette conviction durant toutes mes années passées sur les bancs de l'école et, plus tard encore, tout au long de mes études de philosophie, sur les bancs de l'université. La philosophie, ce n'était d'ailleurs pour moi que le prolongement de mon amour de la montagne et de ce qu'il signifiait : comme l'apollonien, le philosophe ne poursuit-il pas, loin des faux-semblants, des compromissions et des illusions de la société moderne, la même quête, la même recherche : celle de la vie authentique et vraie ? Je ne connaissais pas encore Rousseau, mais, c'est sûr, j'allais aimer les *Rêveries* (et surtout *Le Contrat social*).

C'est à l'occasion de la recherche que je me suis quelques années plus tard dans le cadre d'une thèse en socio-anthropologie de l'environnement que je commencerai à mettre à distance — et donc aussi, petit à petit, à l'épreuve — mon goût pour la nature et l'usage que je m'étais orgueilleusement forgé de moi-même à travers elle. Je découvre alors toutes sortes de choses sur le concept de nature, sur l'histoire des rapports que les hommes entretiennent avec elle, intriguée, en fait bouleversée par la lecture de certains ouvrages — *Par-delà nature et culture* de Deleuze, *Deux leçons de la nature* de René Thom, un essai, dans un style plus sombre et plus vindicatif, *Dans le Jardin de Babylon* de Bernard Charbonneau — une idée se grave dans mon esprit : le « sentiment de la nature » n'existe pas de toute éternité. Cette sensibilité, qu'elle s'exprime dans le désir de disposer d'une maison de campagne, d'être transporté par la beauté des paysages alpins ou de prendre la diffractée des animaux, semble avoir tout son produit de ce qu'on appelle « la modernité », un sentiment bien particulier qui est construit dans le cadre des incroyables mutations que traverse la société occidentale, d'abord avec la révolution scientifique des 16^e et 17^e siècles, puis avec la révolution industrielle du 18^e siècle. Bien sûr, ça ne veut pas dire qu'auparavant il n'y avait pas de rapport à la nature et qu'elle ne suscitait pas d'émotions : simplement, ce rapport et ces émotions n'étaient pas les mêmes. Quand Pétrarque voyage dans l'ascension du Mont Ventoux, sa méditation ne nous pas encore de façon vraiment moderne ; c'est que Pétrarque n'est pas un romantique, il ne ressent pas violemment la beauté du paysage : conçu dans l'effort comme quelque chose de sublime qui vahe sans moi, se promène l'étrange plutôt vers des réflexions éthiques relatives à la création divine. Aimer la nature pour elle-même, lui accorder une valeur intrinsèque et se sentir vibrer à travers elle, c'est une manière de voir le monde qui s'organise véritablement un peu plus tard, encountering notamment par l'industrialisation rapide de la société occidentale.



de ce qu'on lit, de ce qui nous émeut, il y a une méconnaissance de nos domaines d'activité et de leurs spécificités. On a ainsi appris que notre vieille voisine se demandait si nous travaillions vraiment, car elle ne voyait la lumière s'allumer qu'à partir de 7h30 le matin et que nous ne quittions pas la maison. Et pour autant, elle ne tente pas d'en savoir davantage. Globalement, d'une certaine façon, ce qu'on fait dans la vie n'intéresse pas grand monde.

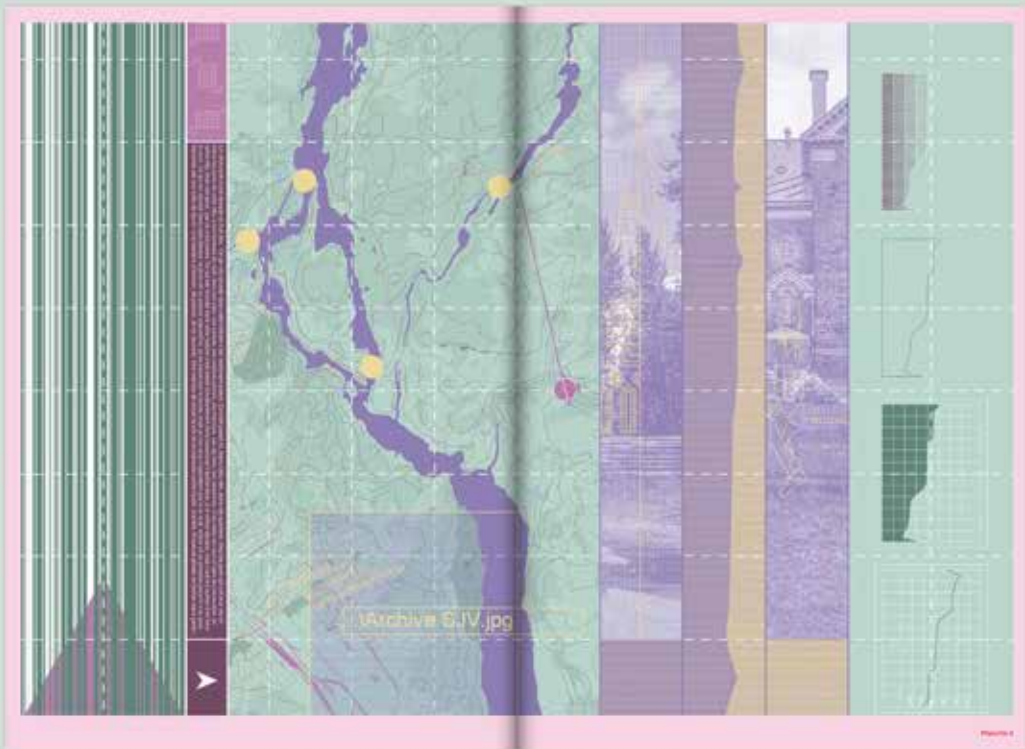
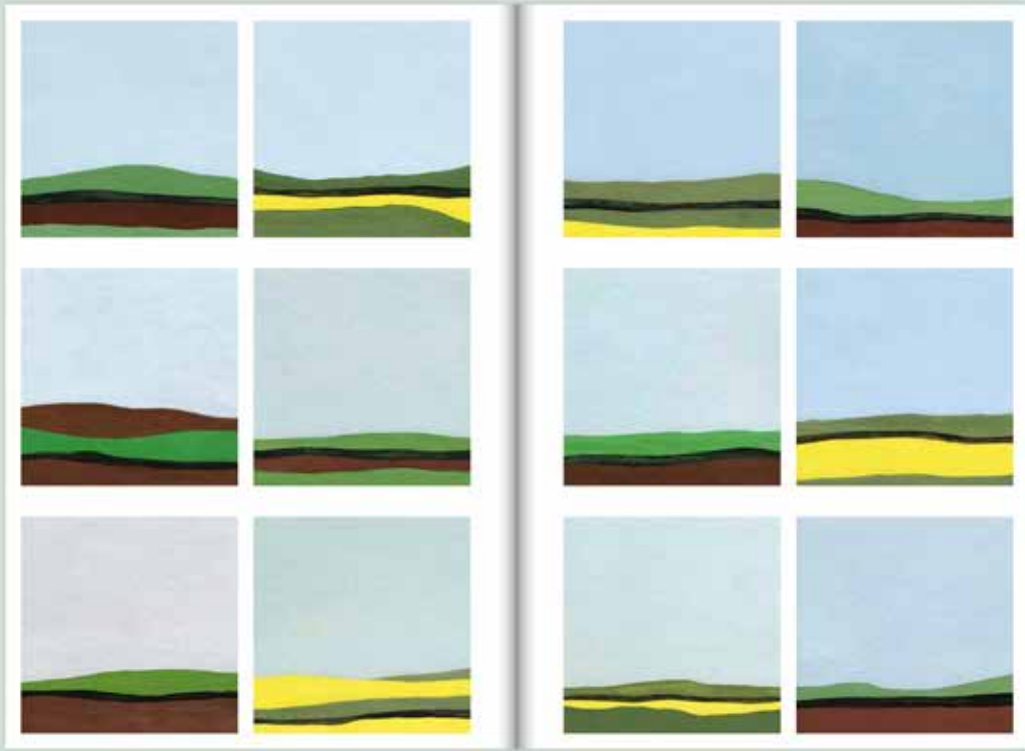
Il existe comme partout excepté peut-être dans les quartiers privilégiés des grandes villes, un *a priori* bien ancré sur les artistes et il n'est pas facile de s'en défaire. En arrivant, Louis a même prévu de présenter comme musicien, même qu'il a exercé ; Amélie, elle, a plus ou moins annoncé son activité d'écrivain, généralement mieux accueillie. En France, la littérature est valorisée, enseignée et tout le monde a une petite idée de ce que fait un écrivain de ses journées. Il en va tout autrement de la figure de l'artiste : faisant l'appel du capitaliste cynique. Nous avons, tous les deux, une forme de pudor à nous présenter d'emblée comme artistes, et il y a sans doute là-dedans une forme de sentiment de supériorité : on se sent à part. On ignore tout autant une boîte à ne pas exercer une profession essentielle : comment comparer ce qui occupe nos journées, à la construction d'une maison, l'élevage d'animaux, la culture des vignes. C'est d'autant plus compliqué à vivre, que la faible densité de population ici s'accompagne d'une grande transparence : à une certaine échelle, tout le monde sait qui fait quoi.

Nos vies artistiques intérieures et notre vie sociale sont ainsi très étanches l'une à l'autre, et on aimerait parvenir à faire circuler quelque chose entre les deux. Il se trouve que le journal communal dans lequel Amélie a écrit est très lu : les habitants qu'elle y propose a certainement touché plus de lecteurs que beaucoup de textes qu'elle a publiés cette année. Un exemple de la circulation de ce journal qu'on trouve chez tout le monde est très enthousiasmant. Nous avons fini par nous dire que, pour sortir du placard et partager quelque chose de ce qui nous habite, nous pourrions créer nous aussi un objet imprimé. On l'appellerait *La Chapelle*. Il s'agirait avant d'évoquer nos émotions artistiques en interviewant une poétesse néerlandaise dont on aime le travail, un poète japonais, que de faire découvrir à l'extérieur ce qui nous intéresse ici, en présentant le travail d'une Borealis, en racontant la vie d'un ancien maître artisan et sa redécouverte, ou en interviewant les boucliers français. *La Chapelle*, c'est le nom du hameau où l'on vit. On a un beau chien, et demander autour de nous, personne ne sait plus où était la chapelle de *La Chapelle*.

MARTIN
DELLICOUR

140







Mais, dans un premier temps, la grande ville, lieu de formation du Parti Communiste chinois en 1921, est célébrée après la victoire en tant que pilier du développement et placée au centre de la modernisation du pays, ainsi bien qu'en tant qu'instrument de culture révolutionnaire; puis, la grande ville devient après la campagne des Cent Fleurs en 1957, l'objet des premières critiques. À partir de cette époque, Mao Zedong, critiquant le renouement de toutes les utopies de développement équilibré, et de la décentralisation des pouvoirs du modèle de planification soviétique, radicalise l'idéologie ville-campagne. Pour Mao, il convient d'envoyer «des cités rurales et des villages urbains». La grande ville doit être contrainte à se dissoudre dans son hinterland rural, les populations invitées – puis forcées – à apprécier les qualités – révolutionnaires – de la ruralité et l'esprit communiste des Communes populaires. L'idéologie maïstov de la ville socialiste – ne peut plus servir l'objectif du mécanisme décadent de la modernisation, mais bien la réintégration de l'homme – socialiste – dans la collectivité. Pour Mao, d'origine paysanne et ayant théorisé et pratiqué la guérilla rurale, les grandes villes sont synonymes de gaspillage: elles exploitent les campagnes et selon ses propres termes, il convient plutôt d'envoyer une industrialisation sans urbanisation démesurée. Maria Antonietta Maccochi, en visite en Chine notait:

«La Révolution culturelle ne laisse pas la campagne dans un rôle subordonné. Elle s'opère pas de préférence sur l'agriculture et elle ne fait pas des paysans son modèle "globe" ni une "réserve réactionnaire" aux séismes, aux crises industrielles géantes, signes du triomphe de la technologie et de l'"intelligence". ce choix oppose à la décentralisation constante des villes afin de ne pas laisser en arrière les autres terres qu'est la Chine et qui, jusqu'il y a quelques décennies, était plongée dans le féodalisme. La révolution culturelle situe les villes et les campagnes par la socialisation de ces dernières, par les petites et moyennes industries qui s'épaissent sur les grandes, par la nouvelle sélection dans les écoles des fils de paysans, par les enseignants paysans, par la restructuration de l'Université et la décentralisation de la médecine.»¹

1. *20 de février 2013.*

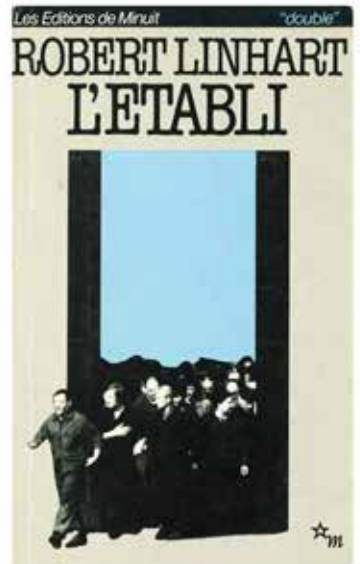
LE SILENCE ET LA FAIM

NOTE SUR ROBERT LINHART

HUBERT BOURGAIN

Qu'attend-on vraiment, aujourd'hui, lorsque l'on sollicite un article traitant de l'approche marxiste de la question paysanne? Le marxisme et son histoire ont souvent été expliqués et racontés par des voix fortes, autoritaires voire dogmatiques, des voix assurées d'elles-mêmes, des voix en acier trempé, des voix-locomotives! bien faites pour fasciner – notamment par l'évident du savoir théorique, le martèlement agile d'une conceptualité complexe et d'un vocabulaire technique – et surtout les contestations critiques et matérialistes reposant en fait sur l'espérance – ou le fantasme non-analysé – de rejoindre une vérité révélée par l'intermédiaire d'un maître plus ou moins charismatique. Mais ce non-typé d'homme académique, le «docteur-en-marxisme», déjà étranger en son temps, semblera maintenant particulièrement déplacé, vaguement ridicule, peu en phase, en tout cas, avec la sensibilité et les enjeux contemporains.

1. *Thomas L. Brinkley, Les Russes culturels, Paris, L'Harmattan, 2012.*



Robert Linhart, L'ETABLI, Editions de Minuit, Collection Bouquins, Paris, 1981.

LA GRAMMAIRE PALLADIENNE

VENISE CONTRARIÉE SUR LA MER

En 1454, la République de Venise signait avec Milan, Florence, Rome, Naples et d'autres régions italiennes la Ligue italique, qui visait à mutualiser les efforts de défense face aux agressions étrangères et à suspendre les hostilités internes. Ce pacte répondait à la nécessité de contenir les conflits fratricides résultant de la compétition entre les régions italiennes. L'ère était marquée par une convergence vers la modernité, illustrée par l'unification linguistique naissante, les progrès universitaires, et les avancées bancaires et commerciales. En somme, par l'ascension de la bourgeoisie urbaine. Toutefois, ces progrès étaient entravés par les élites politiques et ecclésiastiques qui les voyaient comme une menace pour leur pouvoir. La paix instaurée permit une ère de prospérité, peuplant l'Italie dans un siècle d'or, une époque notamment exemplifiée par les contributions significatives d'artistes et architectes tels que Bramante, Peruzzi et Raphael. Venise, en particulier, se distinguait par son industrie de l'imprimerie, surpassant largement le reste de l'Europe en termes de nombre de publications.

DE LA VILLA RURALE

CROCCIO CARBONI/ARRESTI/DELEA/ALBERTO FUSIER

Cependant, la fin du XV^e siècle posait de nouveaux défis pour la Sérénissime, avec la montée de l'Empire ottoman et l'émergence de nouvelles puissances maritimes qui menaçaient son hégémonie commerciale. L'expansion vers l'ouest suite à la découverte du Nouveau Monde redéfinissait également l'axe économique de l'Europe. En réponse, Venise devait envisager une expansion pour assurer sa survie, conduisant à l'opposition de diverses puissances européennes qui firent signer le Traité de Cambrai en 1509. Cela marquait un tournant, avec Venise devant renoncer à son expansionnisme séculaire suite à des défaites militaires.

Sur le front culturel, des figures comme Trissin émergèrent, influençant profondément la littérature et la langue italienne par leurs œuvres et leur plaidoyer pour l'adoption de l'italien comme langue officielle de l'humanisme. La période voyait également la naissance de protestantisme, notamment en Italie, portée par des échanges culturels et commerciaux avec les régions germaniques, en dépit de l'opposition des autorités ecclésiastiques. Malgré des périodes de crise, Venise



Photo de la Notice patrimoniale de la Villa Emo, juillet 2012. © Filippo Romano

La collection

Dérivations est une revue qui s'intéresse à la ville sous toutes ses facettes. Elle propose de l'analyse, de l'enquête, du débat, de la critique d'art, des textes d'opinion, mais aussi de la photographie, du dessin, des contributions artistiques protéiformes. Dérivations veut faire de l'urbain un sujet à part entière dans un espace francophone qui a manifestement tendance à désinvestir ses grandes villes. Dérivations est un lieu où les arguments trouvent à se confronter, à se rencontrer, à s'affiner: à ce titre, nos pages sont ouvertes aux contributions issues de toutes les sensibilités démocratiques qui souhaitent s'y exprimer. Nous sommes en effet convaincu-es que de tels espaces sont trop rares. Et que les villes souffrent — en est-ce la cause ou la conséquence? — d'un manque de culture du débat.

DÉRIVATIONS #1 — LA PLACE COCKERILL



ISBN : 9782930878003
Rupture de stock

DÉRIVATIONS #2 — L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE ET SA VILLE



ISBN: 9782930878010
Prix: 14 €

DÉRIVATIONS #3 — FÊTE POPULAIRE



ISBN: 9782930878027
Prix: 14 €

DÉRIVATIONS #4 — BUS



ISBN: 9782930878058
Prix: 14 €

DÉRIVATIONS #5 — PRISON ET TERRITOIRE



ISBN: 9782930878065
Prix: 14 €

DÉRIVATIONS #6 — CHARLEROI, VILLE EXPÉRIMENTALE



ISBN: 97829308780651
Prix: 19 €

DÉRIVATIONS #7 — LA VILLE AU SIÈCLE DES LIMITES



ISBN: 9782930878133
Prix: 19 €

DÉRIVATIONS #8 — LES CONDITIONS DE LA CRITIQUE SPATIALE



ISBN: 9782930878140
Prix: 20 €